Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 3 (1977)

Heft: 1

Artikel: Production sociologique et sujet connaissant

Autor: Fischer, Werner

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814342

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./ Rev.suisse Sociol., No 1/77, p. 177-183

PRODUCTION SOCIOLOGIQUE ET SUJET CONNAISSANT

Werner Fischer

"Sociologie impossible" exige des éclaircissements concernant ce qui est affirmé comme impossible: la sociologie? La sociologie en Suisse? Le fondement sociologique de la sociologie? La pratique sociologique comme pratique empirique et pratique théorique? Une certaine pratique sociologique? Etre sociologue? Avoir ce métier dans une institution donnée? La position sociale du sociologue? Sa place dans le champ intellectuel et le champ du pouvoir social? Voilà quelques-unes des nombreuses questions qui sont impliquées et différemment abordées dans la réflexion ou l'analyse que fait Reto Hadorn. Les interrogations sont multipliées par le nombre d'acceptations que l'on donne à "impossible": qui ne peut être atteint ou réalisé; qui est très difficile, très pénible à faire, imaginer, supporter; qui semble ne pas pouvoir exister; qui est absurde, extravagant, invraisemblable.

Mais arrêtons de rendre plus complexe encore une problématique qui, toute classique qu'elle soit, ne cesse de séduire une épistémologie et une sociologie de la sociologie qui, toutes les deux, procèdent par "pars pro toto", en se donnant pour postulat une sociologie et une seule, homogène et unique (la sociologie) et une profession ou métier irréductible et non différencié (le sociologue), même si occasionnellement on adopte des critères de distinction.

Le débat sur les articulations de base contenues dans l'article ne peut se faire dans un cadre aussi limité. J'y reviendrai toutefois après avoir circonscrit plus précisément la problématique que l'article se pose et pose en tant que produit d'un sociologue. Mes observations seront formulées en quelques propositions.

1. QUE LE DISCOURS SUR LA CRISE DE LA SOCIOLOGIE EST UN DISCOURS AFFOLE OU COMPLAISANT

Le diagnostic porté sur la sociologie énonce sur tous les plans (procédures empiriques, élaborations théoriques, rapports du sociologue à son objet, institutions de sociologie, relations à d'autres professionnels, etc.) des constats d'impasse, d'incurabilité, voire d'échec.

On pourrait discuter longuement pour savoir si les symptômes relevés sont constitutifs de la maladie décrite, et si tous les signes pertinents et typiques de celle-là sont réunis, ce qui exclurait une erreur de diagnostic.

Il me semble plus décisif d'examiner si les remèdes envisagés constituent des issues à l'impasse et s'ils visent effectivement le dépassement de la crise. Trois moyens sont proposés: en premier lieu, des "procédés d'auto-analyse" ("solutions individualisées" en fonction de "l'identité spécifique" de chaque sociologue) auxquels il faut ajouter des "procédures interindividuelles" d'analyses critiques successives de la théorie. En deuxième lieu, la "désinstitutionnalisation de la sociologie" pour que le sociologue arrive à "se libérer de la réalité que l'institution ... tend à construire pour lui". Et enfin, la soumission du sujet connaissant et de l'acte de connaissance à l'objectivation grâce à des "procédures pour devenir le phénomène".

Je reviendrai ultérieurement sur "l'auto-analyse" et les "procédures interindividuelles" d'objectivation. Ce qui me paraît important à ce stade, c'est de mettre en évidence la disproportion entre le diagnostic de l'étendue du mal et les thérapeutiques proposées. Car qui peut actuellement s'attendre - même si le souhait correspond à un intérêt objectif - à ce que la sociologie se désinstitutionnalise?

L'analyse du champ sociologique suisse montre que des stratégies et intérêts objectifs vont à l'encontre de ce changement souhaité et qu'ils déterminent, au contraire, une centration de plus en plus poussée et une hiérarchisation progressive. Qu'on le veuille ou non, cette constatation s'impose. Et il est nécessaire d'en tirer toutes les implications. Même si la fraction dirigeante d'une société corporatiste prenait une telle option, rien n'indique qu'un tel mouvement aura effectivement lieu. Il suffit de penser aux fonctions sociales, politiques que remplissent aujourd'hui les diverses tendances de la sociologie suisse (alliances au niveau des Programmes Nationaux, bouc-émissaire et cheval de Troie dans les rapports des forces politiques et économiques, etc.).

Autrement dit, et de façon plus générale, je ne pense pas qu'une désinstitutionnalisation soit réalisable et qu'elle modifierait les conditions objectives de la pratique sociologique. Le discours en forme de souhaits et d'impératifs abstraits fait inévitablement penser au prophétisme qui, faisant fi des contraintes objectives et des rapports de pouvoir, place l'enjeu du salut et les voies par lesquelles celui-ci peut être obtenu, sur le seul plan de la

consciences individuelle: "on vous a dit ..., mais moi je vous dis ...". L'ethnométhodologie fonctionne à ce titre comme voie de rédemption ("se libérer du paradoxe, des contraintes objectives ...") afin de sortir de la vallée des larmes de la sociologie objectivante. Or, ce type d'approche et de conceptualisation des faits sociaux (sur lequel on pourrait discuter longuement et qui est, à mon avis, plus problématique qu'il n'apparaît dans l'article) est une pratique sociologique parmi d'autres et non pas une nouvelle orientation qui s'opposerait en bloc à la sociologie en général.

Il est par ailleurs surprenant que l'on place en elle "l'espérance sociologique" si l'on se rappelle qu'elle refuse toute théorie permettant de rendre compte des opérations perceptives et cognitives des "acteurs sociaux" et du "sociologue".

2. QUE LA PRATIQUE SOCIOLOGIQUE N'EST ANALYSABLE QUE SI ON LA REPLACE DANS UNE CONSTELLATION SOCIALEMENT LOCALISEE ET HISTORIQUEMENT DATEE

L'analyse du travail sociologique me semble s'appliquer non pas à la sociologie en général, mais bien davantage à l'état de cette discipline en Suisse. Et même cette restriction ne suffit pas; car on serait bien mal à l'aise si l'on s'avisait de définir des particularités de la sociologie suisse. On ne peut la postuler comme entité homogène susceptible d'une analyse générique. Elle est organisée comme tout champ intellectuel: structurée à la fois verticalement et horizontalement en positions exigeant et légitimant des pratiques et approches différentes; lieu de déploiement de stratégies, d'intérêts, de concurrence, de tensions, de conflits (postes à prendre, fonds à s'approprier, terrains et territoires à monopoliser, avantages et rentes de situation à sauvegarder, etc.). Et sur ce marché, les différents sociologues possèdent des chances très différentes en fonction de leurs capitaux sociaux, culturels, économiques à faire valoir et à rentabiliser. Peut-on, dans ces conditions objectives et compte tenu de toutes les intériorisations des structures sociales, parler du sociologue lorsque l'on observe la distance sociale et culturelle entre un professeur d'université - directeur d'un institut de recherche - et un sociologue qui a une fonction d'exécution dans un projet de recherche limité dans le temps.

Il faudrait précisément expliciter tous les rapports sociaux (qui sont autant d'affiliations politiques) corrélatifs à toutes les positions sociales des sociologues dans l'ensemble du champ intellectuel et des structures

sociales. J'adhère à ce titre totalement à la nécessité épistémologique d'analyser les processus par lesquels les sociologues découpent, construisent et conceptualisent leurs rapports à l'objet de leur pratique. Ceci, non pas parce qu'ils sont "acteurs sociaux" comme d'autres, mais parce qu'ils entretiennent des rapports très différents à leur objet, à la sociologie et à leur position comme sociologues.

Afin de souligner que les lignes de partage passent bien à travers le champ sociologique même (et non pas entre celui-ci et la société), je me limite à quelques observations relatives aux contraintes que les fractions dominantes sont en mesure d'imposer: les propositions de programmes nationaux, la définition des stratégies de recherche et de la politique du développement de la sociologie en Suisse (qui déterminent aussi la pratique sociologique, son organisation, son institutionnalisation) incombent aux positions dirigeantes qui ne sont pas indépendantes du système social et politique. Le Fonds National de la Recherche Scientifique exige qu'une étude sociologique soit faite selon les formes canoniques du questionnaire et sollicite donc - comme le fait implicitement le recensement des travaux sociologique en Suisse - des recherches ponctuelles, linéaires où un type d'étude ne permet qu'un type de méthodes, et si possible quantitatif et représentatif. La préoccupation de faire une diffusion plus large des ouvrages sociologiques débouche sur l'exigence (avec la sanction du refus de publication en cas de non-conformité) d'un rapport d'enquête, dépouillé de références originales (qualifiées d'ésotériques) et d'autres modes de pensée et de conceptualisation (moins familiers et moins connus). Ce qui est donc favorisé, comme forme de légitimation, voire impérativement exigé sous peine de sanctions négatives, c'est bien l'ostentation d'appareils méthodologiques et l'absence de réflexions épistémologiques, et en définitive une sociologie objectiviste. Cette tendance est visée - à juste titre - par la critique de l'auteur quand il analyse l'acte d'objectivation.

Mais peut-on rendre raison de ces processus de domination lorsqu'on accepte comme postulat l'existence d'une science pure à laquelle on accèderait par éradication progressive des "contenus idéologiques"? Centrer l'analyse du travail scientifique sur le seul acte d'objectivation et le sujet connaissant, revient à faire l'économie de toutes les pesanteurs sociales, politiques dans le champ scientifique. Peut-on imaginer l'importance des recherches de physique nucléaire et la concentration des moyens financiers, techniques qui s'est opérée en même temps en physique, en mathématiques, etc., voire indirectement dans les sciences

humaines, sans tenir compte des intérêts militaires, de politique internationale et intérieure qui les ont rendues possibles? Est-on en droit de penser l'accumulation du savoir comme progrès scientifique, c'est-à-dire évacuation progressive de l'idéologie? La réponse affirmative se restreindrait à une bien petite portion des rapports entre science et société. De même, la concentration des moyens de la recherche sociologique dans le cadre des programmes nationaux a pour conséquence de mettre en position dominante un nombre négligeable de toutes les approches sociologiques possibles en Suisse. A ce niveau aussi, le choix est arbitraire, si on se place au point de vue de recherches stratégiques par rapport à l'accumulation de savoirs.

Qui plus est, ce sont précisément les disciplines dominantes dans l'entreprise interdisciplinaire qui assignent et renforcent la tendance objectiviste, dénoncée à juste titre, de la sociologie.

L'infiltration idéologique dépasse donc largement le rapport entre le sociologue et son objet. On pourrait même affirmer que, paradoxalement, elle peut être le mieux maîtrisée et contrôlée à ce niveau-là. C'est cette dernière question qu'il faut encore aborder.

3. QUE LES RAPPORTS ENTRE SUJET ET OBJET SONT EUX-MEMES OBJETS DE LA SOCIOLOGIE ET NE PEUVENT ETRE REFERES A LA PSYCHOLOGIE

Il est d'abord nécessaire de faire un bref retour à l'ethnométhodologie et au type de sociologie qu'elle implique. Elle fonctionne à partir de l'axiome que "Les relations interpersonnelles sont au fondement de tous les processus sociaux: la réciprocité et la réflexivité des représentations". Ce postulat, repris directement de la sociologie formelle de von Wiese (et encore dans un sens appauvri) implique que les conditions sociales, économiques, culturelles, etc. n'ont d'efficacité de détermination sur les conduites des agents sociaux que dans la mesure où elles "entrent" dans des "relations interpersonnelles". L'objet propre de la sociologie serait celui des représentations. L'analyse qui est faite de ces dernières s'applique "à mettre en lumière les limites de la connaissance que l'acteur peut avoir de lui-même et de son entourage".

Je ne pense pas que l'on puisse avancer que la sociologie dans son ensemble et tous les sociologues soient prêts à soutenir cette thèse. Une théorie des représentations sociales (individuelles ou collectives), puisque c'est d'elle qu'il s'agit, implique que l'on rende compte dans un

premier temps, comment un système de représentations est construit, dans quels rapports il se trouve au monde social, aux positions des groupes et des classes, aux objets matériels et symboliques qu'il permet de classer, de penser, de structurer. Et ce n'est que sur cette base que la problématique de l'organisation, de la constellation et de la cohérence des représentations (ou du système mythique) peut être abordée.

Ce n'est que si l'on confère à ces représentations une existence quasi-autonome, produit intrinsèque de sa propre détermination, que les limites entre discours social et discours sociologique s'évanouissent, ce dernier devenant alors discours mondain ou averti au même titre que d'autres.

Cette théorie des représentations déracinées des conditions objectives admet en définitive comme seul instrument épistémologique des connaissances sociologiques le recours à la psychologie ou à une instance psychologisante, recours qui fait du sociologue un personnage un peu plus averti que les autres en le dotant d'une certaine conscience de soi qui est d'emblée en porte à faux aux problèmes qu'elle est censée "résoudre". Car comment se traduit dans la pratique sociologique "une connaissance minimale (par le sociologue) de son psychisme", de "ses paramètres personnels ... individualisés"? Est-ce que tous les sociologues paranoïaques sont confrontés aux mêmes obstacles épistémologiques, aux mêmes impasses théoriques ou pratiques? Est-ce aussi le cas de ceux qui sont obsessionnels, pervers, immatures ou psychotiques?

Toujours est-il que l'on importe en sociologie des critères de différenciations auxquels la psychologie, la psychiatrie et la psychanalyse adhèrent de moins en moins, en mettant en évidence qu'ils ne sont que peu prédictibles des conduites pratiques et symboliques des sujets. Cette tendance est aussi démentie par le fait que les recherches sur les effets de traitements psychothérapeutiques ne sont productrices de résultats intelligibles que lorsqu'elles sont basées sur un corps de savoirs théoriques rigoureusement organisé.

Une "connaissance minimale du psychisme" du sociologue ne suffirait manifestement pas, sauf si l'on ne vise qu'à illustrer des notions telles que: "Moi", "identité", "sujet", "expérience", etc. C'est un des indices les plus sûrs de la position dominée de la sociologie et des mécanismes de domination qui s'exercent dans le champ, lorsqu'elle (ou certaines de ces tendances) reprend à son compte les principes mêmes qui invalident en dernière analyse, et sa démarche et ses produits.

Cette critique n'implique pas la mise en question de la nécessité de l'objectivation du rapport du sociologue à son objet. Elle revendique au contraire la possibilité même d'une analyse sociologique des sociologues et de leur pratique. Ce qui dans cette ligne est pertinent, ce n'est pas le "Moi du sociologue", son "identité perçue", mais les faits qui déterminent sa pratique, ses rapports à l'objet, les significations que celui-ci a pour lui: son origine sociale; sa position par rapport aux stratégies de reproduction sociale de sa famille d'origine, de son groupe, de sa classe; la trajectoire suivie et la signification sociale de sa profession de sociologue compte tenu de toutes les trajectoires alternatives possibles; sa position dans le champ intellectuel, sociologique ainsi que dans le système social; son affiliation à des écoles ou chapelles, à des groupes sociaux, politiques; sa situation économique; son destin objectif, celui de sa carrière et les rapports subjectifs (eux-mêmes déterminés par les variables précédentes) qu'il entretient à son avenir; son propre système mythique, etc., etc.

Bref, c'est toute la sociologie d'une profession qui est ainsi esquissée, qui est justiciable de la même démarche sociologique que d'autres objets. Le fait qu'une telle recherche n'est pas entreprise ou est refusée doit sans doute être lié à l'ensemble des mécanismes de neutralisation propres à toute profession (mais plus efficaces dans le cas des sociologues) et à l'effet de désenchantement qu'elle produirait à l'opposé de toute tentative de psychologisation riche en bénéfices secondaires (originalité, irréductibilité de soi, etc.).

Dans une telle démarche, la personnalité et la subjectivité peuvent être parfaitement intégrées, dans la mesure où elles sont situées en tant qu'expressions typiques ou particulières des régularités et des tendances spécifiques de groupes ou classes d'individus. Par ailleurs ne s'adonne-t-on pas trop promptement à l'idéologie dominante concernant l'influence ou le déterminisme propre de la personnalité qui échapperait ipso facto à l'interrogation sociologique? Car, à la fois, leur nombre, et encore plus leurs propriétés typiques et pertinentes par rapport à une problématique sociologique constituent un univers fini, définissable et structurable à l'aide d'opérations de recherche qui supposent évidemment une théorie sociologique de l'objet, dont fait partie et le sociologue et son objet. C'est dans ces conditions qu'une sociologie de la sociologie et de ses oeuvres est réalisable, qui constituerait elle-même la base et la référence épistémologiques des recherches pratiques et théoriques.

Werner Fischer
Centre psycho-social universitaire
6, rue du 31-décembre
1207 Genève